

Avant-propos

Je suis un homme riche. Je n'ai pas peur de le dire. Je n'en ai même pas honte.

Retraité : 11 000 francs par mois pour moi tout seul [1]. Je n'ai plus d'enfants à nourrir. Ma femme est morte il y a quelques années déjà. Le prochain épisode important de ma carrière à venir c'est le jour où j'irai la rejoindre. Je vis dans une région si belle que je n'ai pas envie de croisières dans des pays exotiques. Si je me compare aux smicards, aux RMIstes ou, mieux encore, aux habitants des pays dits sous-développés, vivant avec moins d'un dollar par jour, il n'y a pas de doute, je suis un homme riche. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

Quand je parle quelquefois avec des amis ou des parents dans des situations d'aisance analogues à la mienne et que je fais cette remarque « Nous sommes tous des riches », je vois qu'ils se sentent tout de suite agressés, accusés : « Oui, mais regarde les frais que nous avons, les prêts à rembourser pour la maison, pour la (ou les) voiture(s), les enfants à élever... On n'a pas à se culpabiliser d'avoir ce que nous avons ! »

L'avantage d'être retraité, c'est d'avoir le temps, le temps de réfléchir, du moins si on a les neurones cérébraux encore à peu près en état de fonctionner. Alors je réfléchis : pourquoi se sentir ainsi agressé ? Pourquoi cette hantise de la culpabilité ? Pourquoi ne pas « assumer » ? On dit volontiers dans notre langage actuel qu'il faut savoir assumer. Alors, allons-y, assumons ! Pourquoi ne pas même assumer notre culpabilité, si culpabilité il y a ? J'ai eu dans mon existence l'expérience de situations où je sais que,

le voulant ou non, j'ai fait du mal à mon prochain, et même à un prochain très proche. Ma foi chrétienne me dit que je serai pardonné. On me réplique : « C'est facile de dire ça ! » Si c'est facile, pourquoi s'en priver ?

Je comprends bien ce qu'on veut dire par là. C'est sûr que la doctrine du pardon ouvre la voie à une dangereuse perversion : « Je serai pardonné, donc je ne me casse pas la tête à essayer de me corriger. » Ce n'est évidemment pas ainsi qu'il faut prendre la chose. L'honnêteté demande que, au moins, on fasse tout ce qu'on peut pour essayer de se corriger. Mais on sait aussi qu'on n'y arrivera jamais complètement. Nous, les chrétiens, on dit : « Dieu fera le reste ! » C'est peut-être vite dit... Ce n'est pas simple, la question de la culpabilité, de la responsabilité, du pardon, de la réparation !

Donc, j'en reviens à dire : nous sommes des riches... c'est vrai pour au moins les trois quarts des habitants du monde occidental. Faut-il s'en culpabiliser ? s'en justifier ?

On peut discuter du bilan historique de nos rapports avec les peuples du monde depuis la découverte de l'Amérique, la colonisation, et maintenant la mondialisation. Dans quelle mesure notre développement s'est-il nourri et se nourrit-il encore de leur substance ? Et puis, ne leur avons-nous pas apporté la « civilisation » ? Le progrès technique ? Et puis est-ce que ce n'est pas aussi un peu de leur faute s'ils restent dans le sous-développement ? Les guerres dans lesquelles ils s'épuisent au lieu de travailler à se développer, leurs élites corrompues... Et qu'est-ce que nous pouvons réellement faire ? Leur sort, leur avenir, n'est-il pas avant tout entre leurs mains ?

Toujours est-il que, quand je me mets à table et que je pense à eux, je ne peux pas m'empêcher de me dire – peut-être pas que je me nourris de leur sueur et de leur sang –, mais tout au moins

que ma part du gâteau est plus grosse que la leur. Faute ou pas, normal ou pas, c'est tout de même un fait. Pourquoi ne pas simplement le reconnaître ?

Nous sommes riches. Et après ?

SOMMAIRE

Des riches et des pauvres, ou des exploiters et des exploités ?

Les mots ont une personnalité, une histoire. Devant un mot que je veux bien comprendre, au-delà des déformations que l'usage peut lui avoir fait subir, ma réaction spontanée est toujours de revenir à l'étymologie. C'est comme pour les gens que je rencontre et que je ne connais pas encore, mon premier mouvement est de chercher à connaître leur ascendance, leur milieu d'origine.

Le mot « pauvre » vient du latin. D'après le *Petit Robert*, le pauvre c'est celui qui n'a pas beaucoup d'argent, pas beaucoup de moyens pour subvenir à ses besoins. Le mot « riche » a une origine anglo-saxonne : le riche, c'est celui qui possède beaucoup de biens.

Le sens de ces deux mots me semble être resté bien stable au fil des siècles : quand, dans la Bible, il est question de riche et de pauvre, on n'est pas du tout dérouté par rapport à ce qu'on peut voir tous les jours autour de nous.

Un autre couple antagoniste a fait son apparition dans l'histoire beaucoup plus récemment : le couple « exploitateur - exploité », dans une problématique de « classes sociales » que le marxisme a largement popularisée. La tonalité est fort différente. Il y a bien eu, dans le passé, des épisodes de réactions fort violentes des pauvres contre les riches, des « jacqueries ». Elles n'avaient jamais grand lendemains.

Par contre, quand Lénine et Trotsky, nourris de la dialectique marxiste, ont eu l'idée de forger un instrument de combat particulièrement redoutable : le parti bolchevique, les choses ont

changé. La Russie d'alors était dans une situation d'où pouvait sortir une révolte populaire qui, par bien des côtés, aurait ressemblé à une jacquerie et n'aurait pas eu plus d'avenir qu'une jacquerie. Encadrées par le parti bolchevique, les masses populaires ont porté ce parti au pouvoir. Et « le monde a tremblé ». Beaucoup tremblent encore au seul mot de « communiste ». Et pendant plusieurs décennies la révolution d'Octobre a été le phare éclairant la lutte des opprimés un peu partout dans le monde. On sait ce qu'il en est advenu. Je laisse à plus savant que moi le soin d'analyser les raisons de l'effondrement du « socialisme réel dans un seul pays ».

Mais Marx n'a peut-être pas dit son dernier mot. La lutte des opprimés, en tout cas, ne l'a certainement pas dit, son dernier mot.

SOMMAIRE

J'ai contracté une dette

Je suis né dans un village de 1 500 habitants à 10 km au sud-est de Lille. Pour la région, c'était un « petit » village, avec une trentaine de fermes, petites ou moyennes ou un peu plus grandes : maximum 50 hectares.

C'était en 1927, dix ans après la révolution d'Octobre en Russie. J'avais 9 ans en 36, 18 ans en 45, 41 ans en 68. En 89, l'année de la chute du Mur de Berlin, l'année aussi du bicentenaire de la Révolution française, j'avais 62 ans. Cette année, dernière année du siècle, j'en aurai 72. J'ai donc parcouru, en gros, dans mon petit coin, ce XX^e siècle que Éric J. Hobsbaum a appelé « l'âge des extrêmes » [2].

J'ai eu une enfance heureuse. On n'avait pas l'eau courante au robinet, mais une pompe à bras, dans la cuisine, une eau potable. Il suffisait de pomper. En dessous de la pompe, il y avait le « bac de pompe » pour recueillir les éclaboussures quand on tirait de l'eau et aussi les eaux usées qu'on y jetait. Une simple canalisation envoyait le tout dans un trou au bord du jardin. Ma mère nous racontait une anecdote à propos de ce bac de pompe. Autrefois, les vieilles femmes ne portaient rien sous leurs longues jupes ; il leur suffisait d'écartier les jambes pour uriner et ça se faisait sans cérémonies, un peu n'importe où. Un jour, une vieille tante de ma mère s'était mise ainsi au-dessus du bac de pompe. Et voilà Monsieur le Curé qui arrive : obligée, la vieille, de rester là en position au-dessus du bac de pompe, faisant mine de rien, jusqu'au départ de Monsieur le Curé.

Évidemment, nous ne prenions pas une douche tous les jours. Le samedi, on chauffait une grande lessiveuse d'eau sur la

cuisinière, on versait l'eau chaude dans une « cuvelle » (un tonneau coupé en deux) et à tour de rôle nous y passions. Il valait mieux passer dans les premiers si on voulait avoir une eau encore à peu près claire.

Mais nous avions l'électricité. Le temps des lampes à pétrole n'était pas loin ; on en avait toujours une toute prête en cas de panne d'électricité, ce qui arrivait encore assez souvent.

J'étais le second de dix enfants ; l'aînée était une fille. Puis, il est venu un autre garçon qui est toujours resté mon « petit frère » bien qu'il soit vite devenu plus grand que moi en taille. Puis deux filles, et enfin cinq autres garçons.

On m'a baptisé « Jean-Pierre-Louis-Ferdinand » : Jean pour mon grand-père maternel, Jean-Baptiste [3], Pierre pour le frère de ma mère, qui était prêtre, Louis pour mon parrain et Ferdinand pour mon grand-père paternel. Mon « petit frère » fut baptisé Joseph simplement parce qu'il était né le 19 mars. Les noms entraînent, je crois, une sorte de prédestination. Comme son saint patron, mon « petit frère » Joseph était le brave garçon à qui on pouvait faire encaisser pas mal de choses. Il ne manque jamais de me rappeler toutes les « misères » que j'ai pu lui faire [4]. Autant j'étais vif, autant il était placide et jamais énervé ; je ne me privais pas de le houspiller pour le faire se remuer un peu plus. Il m'a fallu arriver vieux pour découvrir la sagesse de sa philosophie de l'existence, même si je n'arrive toujours pas bien à la pratiquer.

Quand je dis que nous avons eu une enfance heureuse, mes sœurs ne sont pas tout à fait d'accord. Avec les enfants qui arrivaient à la cadence d'un presque tous les ans, ma mère se trouvait souvent fort débordée par les tâches ménagères ; et, bien sûr, les tâches ménagères ça revient assez naturellement aux filles. Nous, les garçons, nous en avons pourtant aussi notre

part : il y avait un « tour » pour chacun : une semaine la vaisselle, une semaine mettre et débarrasser la table, une semaine les commissions. C'était évidemment cette dernière tâche la plus intéressante, surtout quand il fallait aller chercher le lait à la ferme : voir les chevaux, les vaches et tout ce qu'il peut y avoir de passionnant dans une cour de ferme.

Comme beaucoup de Français, il n'aurait pas fallu remonter fort loin dans notre généalogie pour se trouver des ancêtres paysans et l'atavisme était bien là. D'ailleurs les champs n'étaient pas loin ; il suffisait de sortir du village pour se retrouver dans la campagne, avec le plaisir de courir dans les champs et les bois, d'aller à la rivière qui coulait à la limite de la commune, et qui n'était pas encore polluée. Je sens encore l'odeur entêtante, un peu putride, mais envoûtante, des roseaux et des plantes de marécages surchauffées par le soleil du mois d'août. Dans les hautes herbes des bois de peupliers qui bordaient la rivière, on se trouvait au bout du monde. Dans les champs nous allions aussi, le long des chemins, couper de l'herbe pour les lapins et, pendant les grandes vacances, glaner du blé pour les poules. À la maison, il y avait aussi le jardin où notre père nous employait à ramasser les cailloux ou enlever les mauvaises herbes.

Nous n'étions pas encombrés de jouets fabriqués ; nous nous les fabriquions nous-mêmes. Faire des épées en bois c'était assez simple ; creuser une pomme de terre pour faire un bateau aussi. On n'avait pas tellement de quoi se faire des cabanes, mais dans les espaces dont on pouvait disposer on se délimitait des appartements, des magasins pour jouer au marchand et à la marchande. Je ne me souviens pas qu'on ait été tentés de jouer au papa et à la maman ; nous étions assez pour ne pas avoir besoin de fréquenter beaucoup les autres enfants du village, à part à l'école ; et les écoles n'étaient pas mixtes. Le plus intéressant,

c'était la fabrication des carrioles auxquelles on attelait un ou deux d'entre nous. Pour cela, il fallait des outils. Mon père en avait, mais nous n'avions pas le droit d'y toucher. Comme il travaillait au-dehors, à l'usine Thomson à Lesquin, pour nous, il n'y avait pas de problème. Nous avions le jeudi toute la journée tranquille. Le jeudi, c'était à cette époque le jour de congé scolaire. D'ailleurs, pour parler d'un horizon mythique, d'un temps où on n'aurait plus eu besoin de tant travailler on disait couramment « la semaine des quatre jeudis ». Quand nous avons utilisé les outils de Papa, nous prenions bien soin de les remettre en place, là où nous les avons trouvés. Nous n'avons jamais bien compris comment cela se faisait : il se rendait toujours bien compte que nous avons touché à ses outils.

Notre père, nous le craignons, bien sûr, plus que notre mère, mais ce n'était tout de même pas une terreur. Nous n'en avons pas eu beaucoup de caresses, mais nous n'avons jamais douté de son affection pour nous. Quand nous évoquons le souvenir de ses interventions disciplinaires, c'est toujours comme quelque chose de plutôt pittoresque. Pour toute la tribu que nous étions, nous n'avions évidemment pas chacun notre chambre ; il y avait la chambre des filles et la chambre des garçons. Dans la chambre des garçons, il y avait trois lits entre lesquels nous étions répartis, à deux ou trois par lit. Le grand plaisir, c'était de nous mettre tous dans le même lit pour chahuter. D'en bas, ça s'entendait. Un soir, mon père monte en douce, plonge la main dans le lit au fond duquel nous étions réfugiés, en attrape un et lui met une calotte. Tout penaud, le premier attrapé, pour se défendre, bredouille : « Ben, Paul aussi ». Nouvelle plongée de la main de mon père dans le lit ; il en attrape un deuxième qui attrape aussi une calotte et bredouille : « Ben, Michel aussi » et ainsi de suite jusqu'au dernier.